

CHAPITRE IIL'OPPOSITION

Tandis que le peuple ignorant et crédule se laisse étourdir et subjugué par le régime tyrannique, certains habitants, les intellectuels lucides souffrent de la servitude que ce régime veut imposer à leur patrie. Les savonaroliens (1), les artistes patriotes et les grandes familles républicaines sont les plus sensibles à la tyrannie des Médicis. L'abus des plaisirs, encouragé par les tyrans afin de tranquiliser le peuple fait se révolter les gens vertueux comme les savonaroliens qui espèrent maintenir la vertu et la piété. Ces gens sérieux croient que l'ascétisme favorisera le patriotisme. C'est grâce à cette vertu que les Florentins ont été capables de résister longtemps à l'armée assiégeante en 1529. Quant aux artistes, ils se groupent également du côté des opposants car, jamais ces gens qui sont si fiers de la gloire et de l'indépendance de leur patrie ne pourront pardonner aux Médicis d'avoir trompé leur orgueil patriotique en faisant de Florence une ville corrompue et esclave de puissances étrangères.

1. Les disciples du moine Savonarole, chef de la République de Florence vers 1494. A son époque, les habitants florentins menaient une vie très vertueuse sous une discipline sévère.

Mais les savonaroliens et les artistes sont des gens réservés et silencieux : ils ne manifestent pas publiquement leurs idées. Ceux qui veulent montrer ouvertement leur mécontentement sont les familles républicaines. En fait, elles sont les plus dérangées par l'ascension des Médicis car le souci majeur d'Alexandre est d'empêcher l'avènement d'autres familles que la sienne. Elles perdent ainsi tout pouvoir politique, et par conséquent il leur est difficile de s'enrichir par le commerce car à Florence il faut diriger le pays pour pouvoir vivre riche. Ces grandes familles aspirent donc à restaurer la république pour maintenir l'égalité et la justice dans les affaires commerciales et dans la vie civile. C'est cela qu'ils appellent la liberté.

L'Opposition Silencieuse

Si les armes redoutables des tyrans sont la corruption et le vice, les honnêtes Florentins se protègent contre elles en restant inébranlables dans la foi de la vertu. Pour eux, ne pas se laisser entraîner à renoncer à une vie morale, c'est d'être indépendant. Marie Soderini, mère de Lorenzo et Catherine Ginori, sa tante, représentent ces Florentins honnêtes qui forment le groupe des adversaires du duc au nom de principes moraux. L'une est vertueuse, l'autre pure et innocente. Marie est différente de ces pauvres mères qui se laissent corrompre par l'argent des ty-

rans et consentent à vendre leurs filles. Malgré la corruption des autres Médicis et des grandes familles alliées, Marie garde fermement sa vertu et surveille de très près l'éducation de son fils en espérant qu'il deviendra un jour le sauveur de sa patrie. La lâcheté et la débauche de son fils la minent. Cette femme vertueuse est désespérée par la malhonnêteté et par l'esprit cynique de son fils car cela lui prouve qu'il est vraiment gagné par le vice, l'arme redoutable des oppresseurs.

Quant à Catherine, c'est le contraire de Gabrielle ou de la Marquise Cibo, qui se laissent séduire toutes les deux par le duc à cause de leur vaine ambition. Catherine est insensible aux attentions grossières et à l'appétit sexuel bestial du duc ainsi qu'à toutes les tentations matérielles. Son bonheur est simple car elle peut le trouver dans la beauté de la nature qui témoigne de l'existence de Dieu. Comme Marie, elle est pieuse et généreuse. La perversion de son neveu la trouble, mais raisonnant en femme innocente et optimiste, elle espère retrouver la vertu dans l'âme de Lorenzo : "Je me dis malgré moi que tout n'est pas mort en lui" déclare-t-elle (1). Catherine ne se trompe pas en effet car c'est en partie pour l'amour de la vertu que Lorenzo a été poussé au tyrannicide.

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène VI .

Si la vertu est une arme inefficace pour vaincre la tyrannie toute puissante, elle garde en elle une attirance irrésistible et terrible pour l'homme qui recherche l'Idéal et elle peut l'obliger à agir. L'une des raisons qui a poussé Lorenzo à exécuter le meurtre prémédité, c'est le désir de ne pas exposer la vertu de Catherine, et empêcher Alexandre d'en faire sa maîtresse. Tout mauvais qu'il soit, Lorenzo rêve d'honnêtes enfants qui seraient nourris par une mère vertueuse comme Catherine. C'est pourquoi il exécute son projet plus vite qu'il ne le croyait. Il refuse de voir le tyran tenter de séduire une fille aussi pure et innocente que Catherine. La vertu joue ainsi le rôle de catalyseur chez le héros de Musset : c'est elle qui a donné à Lorenzo la force d'accomplir son meurtre.

A côté de Marie et Catherine qui représentent la pureté féminine, se dresse le peintre Freccia Tebaldeo qui, lui, représente la pureté de l'artiste. Il semble appartenir à un autre monde en se tenant à l'écart de la corruption. Comme Marie et Catherine, Tebaldeo résiste au vice en restant simple et pur. Il préfère vivre misérable mais indépendant plutôt que de vivre corrompu aux dépens de gens puissants. C'est pourquoi il refuse le nouveau vêtement que Lorenzo lui propose. "Je n'appartiens à personne, dit-il, quand la pensée veut être libre, le corps doit l'

être aussi" (1). Se méfiant de la méchanceté des tyrans, il cache un stylet à sa ceinture pour se défendre contre toute attaque imprévue. Tout en aimant sa patrie, Florence, qu'il appelle sa "mère", Tebaldeo n'est pas exalté par l'orgueil ou par l'ambition patriotique, car c'est un jeune homme de goûts modestes et discret. "Personne ne me connaît, dit-il, et je ne connais personne : à qui ma vie ou ma mort peut-elle être utile ?" (2) Tebaldeo est donc le contraire de Lorenzo, l'homme à l'âme chancelante qui se laisse mener par l'orgueil et l'ambition. Tebaldeo préfère vivre dans le monde de l'art et ne demande qu'à ignorer les perversions de ses compatriotes. Le jeune peintre, méprisé par le tyran et sa cour se réfugie dans l'art, comme le feront beaucoup d'artistes de cette époque.

Un fait est à remarquer : c'est que le renversement politique a abattu les artistes florentins. Ils sombrent dans le désespoir et plusieurs expriment leur douleur et leur déception dans leurs oeuvres. Le plus grand sculpteur florentin, Michel-Ange Buonaroti, qui a participé à la résistance de sa ville contre les armées impériales en 1529, écrit dans un fameux sonnet sur "La Nuit" pour exprimer son chagrin de la défaite de Florence : "Doux n'est le

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte II, Scène II .

2. Ibid.

sommeil et plus encore d'être de pierre pendant que dure le crime et la honte... Ne pas voir, ne pas entendre m'est un grand bonheur !..." (1)

Les Mots

Le peuple florentin n'est cependant pas uniquement composé d'artistes ou de personnes pieuses. Un grand nombre de citoyens sont des commerçants habiles qui s'intéressent à la politique comme à la comptabilité. Ces commerçants désapprouvent la politique machiavélique du Pape Clément VII et de l'Empereur Charles Quint et blâment la cour et le régime oppressif d'Alexandre. Ils critiquent également la mauvaise conduite des seigneurs corrompus qui abusent du vin pour leur plaisir. Mais leur bavardage n'a aucun caractère sérieux. Il semble que les Florentins apeurés se contentent de cancaner en cachette des autorités pour passer le temps. Le changement politique et l'échec fâcheux des partisans de la liberté deviennent le sujet de leurs conversations quotidiennes. Leur mécontentement s'efface avec le temps et avec les nouveaux événements qui se produisent. Faute d'armes - le duc les a faites confisquer pour être plus tranquille - ces citoyens ne peuvent que riposter par des paroles à la tyrannie.

1. J. Lucas-Dubreton, La Vie Quotidienne à Florence au Temps des Médicis (Hachette 1958) p. 285 .

Et ce n'est pas seulement le peuple impuissant qui remplace l'action par la parole mais aussi les républicains des grandes familles. D'après Lorenzo, ces républicains sont des harangueurs "à la cervelle froide et ampoulée" et qui "font des armes dans leur antichambre, en buvant du vin du Midi de temps à autre, quand ils ont le gosier sec" (1). Le type même de ces républicains bavards est représenté par Philippe Strozzi. C'est un humaniste, souvent absorbé par ses réflexions philosophiques. La corruption de sa patrie le chagrine ; mais, abattu par l'inertie, il considère cela comme un phénomène naturel et inévitable (2). Il se rend compte de l'inutilité des connaissances livresques et de la pensée philosophique car le philosophe est incapable de mettre sa théorie en pratique. Mais comme tous les humanistes optimistes qui ne veulent pas se désespérer, Philippe adopte une philosophie qui laisse sa conscience en paix ; en effet il compte sur la force des paroles pour changer le monde. "Allons-y donc plus hardiment, dit-il, la république, il nous faut ce mot-là et quand ce ne serait qu'un mot, c'est quelque chose, puisque les peuples se lèvent quand il traverse l'air" (3). On voit

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte V, Scène II .

2. " La corruption est-elle donc une loi de nature?", dit Philippe, Lorenzaccio, Acte II, Scène I .

3. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte II, Scène Première.

donc Philippe oser de grands mots, s'enivrer de ses propres paroles plutôt que de passer à l'action. Dans sa naïveté, il pense que le fait d'avoir nommé la "république" va le dispenser d'agir. C'est pourquoi il se perd souvent dans des discours grandiloquents pour stimuler le patriotisme des Florentins.

Philippe Strozzi est le républicain beau-parleur typique qui utilise l'art verbal pour se convaincre et pour convaincre aussi les autres. Il sait bien que les tyrans sont tout puissants, que la lutte pour les renverser est presque impossible parce que les républicains n'ont pas d'armes. Mais pour convaincre les patriotes, il invoque la force des bannis qui sont toujours prêts pour appuyer les familles républicaines dans la ville. Pourtant il ne fait rien pour diriger leurs efforts. De plus il idéalise les grandes familles florentines qui sortiraient à son signal pour abattre les tyrans (1). Mais ce signal ne vient jamais. Quant aux soldats allemands dans la forteresse, cela ne lui pose pas grand problème. D'une phrase, il anihile l'armée : "Qu'on allume un tonneau de poudre dans les caves de la citadelle, propose-t-il, et voilà la garnison allemande en déroute" (2). Philippe ne ressemble-t-il pas ici à la souris

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène VII .

2. Ibid.

d'Esopé qui propose qu'on attache une clochette au cou du chat pour qu'on l'entende quand il vient ? En paroles, tout semble facile et génial ; mais la mise en pratique de tous ces discours est toute différente. La mort subite de sa fille réveille le vieux Philippe de son beau rêve pour l'obliger à constater la vérité affreuse. Philippe Strozzi n'est donc qu'un vieux rêveur qui est incapable de protéger l'honneur de sa famille et la vie de ses enfants. A la fin, il renonce à tout en prenant sa vieillesse comme excuse.

On voit ainsi que Philippe pratique l'art verbal pour le substituer à l'action qu'il n'arrive jamais à réaliser. Après avoir parlé, il se sent débarrassé de tout remords et retrouve sa tranquillité comme s'il avait agi. C'est pourquoi quand le moment de l'action vient : Alexandre est venu apporter la mort chez lui ; il se devrait de venger cet affront, Philippe se résigne et se contente de se lamenter. L'action n'est jamais entrée dans les desseins d'un homme aussi pacifique.

L'Action

Les paroles étant impuissantes à apporter une solution efficace, l'action s'avère indispensable pour obtenir la liberté de la patrie. Mais le caractère passif des Florentins les empêche longtemps d'agir. "Il y en a qui voulaient, mais il n'y en a pas qui aient agi" dit l'orfèvre

patriote pour critiquer ses concitoyens (1). Cependant, en dépit de cette passivité quasi-générale, quelques tentatives isolées ont lieu. Bindo Altoviti, oncle de Lorenzo, et son ami, le bourgeois Venturi, veulent organiser une conspiration en rassemblant les patriotes. La Marquise Cibo, par patriotisme aussi, désire essayer son pouvoir féminin en séduisant le duc pour le convaincre de rendre Florence indépendante de l'Empire et de Rome. La famille Strozzi, insultée par un serviteur du duc, a décidé de prendre les armes "pour couper les jarrets au meurtrier de Florence". Philippe Strozzi, résolu cette fois à suivre son fils, trouve qu'il est temps que "Florence apprenne à ce bâtard ce que c'est que le droit de vie et de mort". Le moment vient également pour Lorenzo qui trouve, enfin, un appât suffisant pour attirer le tyran chez lui et le faire tomber dans son piège.

Les conspirations manquées

L'usurpation du pouvoir par les Médicis contrarie plusieurs grandes familles qui jadis jouissaient de la même puissance. Comme tant d'autres membres de la noblesse, Bindo Altoviti ne veut pas admettre la supériorité politi-

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte V, Scène V .

que des Médicis. Il ne la trouve ni juste ni tolérable : "De quel droit laisserions-nous s'élever paisiblement cette maison orgueilleuse sur les ruines de nos privilèges" dit-il (1). C'est pourquoi il veut rassembler les patriotes et convaincre Lorenzo d'agir pour la liberté. Grâce à la contribution de Venturi, un riche bourgeois qui s'occupera des problèmes matériels, Altoviti croit pouvoir réaliser son dessein qui est de faire se révolter le peuple. Mais il veut aussi l'appui de Lorenzo qu'il croit prêt à agir pour sa patrie. Peut-être, espère-t-il tirer profit de l'amitié étroite qui unit le duc et Lorenzo. Mais leur conspiration est déjouée par la ruse de Lorenzo et aussi par leur cupidité. Bindo et Venturi acceptent finalement la faveur du duc et deviennent ses complices. Mais ils ne sont pas les seuls à se vendre ainsi à la tyrannie. Leurs compatriotes en ont fait autant longtemps avant (2). La soumission de Bindo et Venturi est un avertissement. Rien d'étonnant à ce que, après l'assassinat du duc, personne ne bouge pour prendre les armes afin de ramener la liberté à Florence.

Musset, cependant, fait de Bindo un personnage secondaire et de peu d'importance. Il agit bien différemment

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte II, Scène IV .

2. Pendant le siège de Florence par les armées impériales en 1527, les chefs des défenseurs de la ville se vendirent à l'Empereur et trahirent leur patrie .

en ce qui concerne la conspiration de Philippe Strozzi.

Philippe est naturellement pacifique et réservé. Mais il se laisse emporter par la violence de son fils et par sa propre colère. Il veut conspirer. A l'origine il n'a aucun motif personnel bien que ses raisons soient valables. Il veut agir au nom de la liberté de la patrie, puis il se découvre des raisons personnelles comme le prestige de sa famille et la vengeance. Laquelle a été déterminante ? A la fois toutes et aucune. "que l'injustice faite à ma famille soit le signal de la liberté. Pour moi et pour tous, j'irai" (1). Ici, l'intérêt personnel se cache sous l'idéal. Nous voyons que la liberté resterait lettre morte si sa famille n'était pas dérangée par les tyrans. Donc l'idée de liberté n'occupe pas le premier plan dans les projets de Philippe, elle est plutôt un "sous-produit". Pour venger l'injustice qui frappe sa famille, Philippe prétend se servir de forces opposées à la tyrannie. Il masque cela sous le nom de liberté, mais en fait il n'agit que pour lui.

Puisque Philippe n'est pas homme d'action, une fois obligé d'agir, il devient maladroit et inconséquent, Ses paroles et ses actes sont pleins de contradictions. Un

1. Alfred de Musset, Loronzaccio, Acte III, Scène III .



exemple remarquable : il déclare aux jeunes Strozzi que la violence l'a forcé à tirer l'épée, mais au moment où il fait cette déclaration, il se retire en s'excusant de ne pas pouvoir agir car il est vieux et qu'il en a assez (1). Il semble que l'injustice puisse le pousser à combattre pour sauver ses enfants. Mais un meurtre plus abject que l'injustice : l'empoisonnement de sa fille par le tyran le fait renoncer à toute vengeance ! Comment expliquer cette anomalie ? Si ce n'est parce que Philippe est absolument incapable d'action, s'il rassemble les siens, c'est pour parler et pour se faire écouter. Il se grise de paroles qu'il substitue à l'action. Pour Musset, Philippe est le prototype du républicain du XIX^{ème} siècle : personnage beau-parleur mais incapable de faire concorder ses actes avec ses discours.

Les Florentins chérissent beaucoup les Strozzi et les considèrent comme leurs sauveurs. Les bannis remettent leur destin entre les mains de Philippe Strozzi. Mais Philippe est loin d'être un patriote dévoué ; il est avant tout père de famille. Le prestige compte pour lui, plus que la liberté de Florence. C'est alors la paternité qui le pousse vers l'action plutôt que le patriotisme : "Je ne fais

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène VII .

rebelle parce que Dieu n'a fait père" avoue-t-il (1). Il est en définitive un vieux père qui ne s'inquiète que du salut de sa propre famille. "qu'ils tuent, qu'ils égorgent mais pas mes enfants, pas mes enfants" se plaint-il (2). Ainsi, homme de bonne volonté mais sans efficacité, Philippe est réduit par l'amour paternel à être un simple vieillard médiocre et inefficace.

L'échec de ces deux conspirations dans "Lorenzaccio" montre que l'idéal même est souvent battu en brèche par le matérialisme comme la cupidité, ou par la médiocrité humaine. Nous voyons aussi qu'une conception politique assez pessimiste de la part de Musset ne tarde pas à se dévoiler.

La séduction qui échoue

Pendant que les autres conjurés préparent des révoltes et croient que la liberté de la patrie doit arriver grâce à une force extérieure à la cour, la Marquise Cibo entrevoit l'avènement de cette même liberté par la transformation morale du tyran ; elle pense donc la trouver dans l'alcôve du duc. Sachant que le duc aime les femmes et qu'elle lui plaît, la Marquise s'avise de tirer pro-

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène VII .

2. Ibid.

fit de cet attachement qu'elle croit sérieux. Les conseils du Cardinal Cibo l'encouragent à avancer dans "un si doux péché pour une si belle cause" (1). Elle souhaite ainsi sauver sa patrie grâce à son adresse féminine et son pouvoir de séduction.

La Marquise patricienne rêve de voir Florence indépendante de l'Empire et de Rome. Comme tant d'autres patriotes, elle est nécontente d'avoir pour duc de Florence un préfet de Charles Quint et un commissaire civil du Pape. La débauche du duc et la corruption de la ville la contrarient aussi car cela contribue à l'esclavage de la cité. Trompée par ce qu'elle croit être "l'amour" du duc pour elle, la Marquise espère amender cet homme. Elle veut en faire un prince idéal qui chérirait son peuple et sa patrie. Elle ne croit pas à la nature néchante du duc et pense qu'elle peut l'influencer. Ce qu'elle rêve, c'est de "faire jaillir d'un rocher l'étincelle sacrée" (2).

Mais la Marquise s'est beaucoup trompée en comptant sur un changement en Alexandre de Médicis. Car c'est réellement un homme sans coeur, "une armure vivante", un rocher d'où jamais l'étincelle sacrée n'a jailli, un homme grossier qui la traite comme une "fille", s'amusant d'elle pen-

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte II, Scène III .

2. Ibid., Acte II, Scène III .

dant qu'elle fait ses discours patriotiques (1). L'amour sincère qu'elle attend du duc n'est que le caprice d'un débauché. A peine devenue son amante, elle l'ennuie, auprès d'elle il pense déjà à une autre fille. La Marquise se perd en vain, et sa coquetterie ne sert en rien ses convictions politiques.

En fait, elle est assez maladroite dans son rôle de séductrice car elle est trop sûre de son intelligence et de ses connaissances en affaires politiques. Elle veut imposer son avis au duc, croyant qu'il l'aime suffisamment pour l'écouter. Elle lui conseille également de se révolter contre l'Empereur Charles Quint et elle se permet de lui faire la morale en invoquant le devoir d'un chrétien (2). Elle se veut persuasive et n'est qu'ennuyeuse et exaltée. Ses discours patriotiques sont plus didactiques que convaincants donc insupportables pour un tyran arrogant comme Alexandre. Le duc est loin d'être homme à se laisser faire la morale par une maîtresse. Et puisqu'il ne l'aime pas, la tentative ambitieuse de la Marquise devient vaine et ridicule.

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène VI : Le duc remarque les jolies jambes de la Marquise pendant que celle-ci fait ses discours patriotiques.

2. Ibid ..

La sensiblerie et le manque de sens psychologique sont donc les causes de l'échec de la Marquise. Type même des femmes au coeur sensible et faible qui veulent jouer un rôle politique important et devenir héroïnes de leur patrie, la Marquise Cibo échoue et son ambition démesurée ruine sa réputation. Il ne lui reste qu'à s'apprêter à faire face au deshonneur et au mépris.

La révolte

Pendant que les vieux patriotes font des discours pour réclamer la liberté et préparent des conspirations dans leurs palais, les jeunes gens impatients se lancent dans l'action. Les étudiants se révoltent et saisissent toutes les occasions pour faire éclater des émeutes violentes. Parmi ces jeunes gens pleins d'ardeur, Pierre Strozzi semble le plus brutal. Son impatience éclate quand sa soeur est insultée par Julien Salviati. "Non, je ne saurai plus vivre un quart d'heure tranquille dans cet air empoisonné" s'écrie-t-il (1). Il veut profiter de cette insulte pour passer à l'action.

"Celui qui est mordu par un serpent n'a qu'à faire d'un médecin, il n'a qu'à se brûler la plaie" dit Pierre

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène II .

à son père (1). Il présume que la violence peut guérir le mal et que par elle seule on peut obtenir la liberté. Pour établir une société basée sur la justice, Pierre préconise des procédés extrêmes. D'après lui, il faut "couper les jarrets des meurtriers" et utiliser une "lancette" (2). Il se lance donc vers le meurtre de Salviati comme si donner la mort aux autres était un événement tout simple pour lui. Et profitant de ce petit incident, Pierre essaie de fomenter la révolte comme "les avalanches qui se font quelquefois au moyen d'un caillou gros comme le bout du doigt" (3). Il a l'intention de faire sauter la ville de Florence, de déraciner les Médicis et de les "broyer sous les pieds". Selon cet extrémiste, pour écraser les tyrans, le peuple doit risquer sa vie. A son avis, il n'y a pas d'action paisible pour recouvrer la liberté, seule la violence peut le faire. Mais Pierre impose ces risques sans préparatifs, sans plan préalable car pour lui, l'essentiel c'est d'agir, peu importe comment. Par sa violence aveugle, Pierre Strozzi représente le type de l'activiste irresponsable qui veut faire naître une crise sans penser au résultat.

-
1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène II .
 2. Ibid., Acte III, Scène III .
 3. Ibid.

Mais en réalité, Pierre Strozzi agit pour se venger et pas pour sa patrie. Bien que pour rassembler les conjurés et convaincre son père il invoque des prétextes valables : "La liberté est mûre" - "il s'agissait bien de réclamer justice", il se trahit enfin et laisse transparaitre le but véritable de son action. "Il s'agit là d'une vengeance, voyez-vous !" dit-il à Thomas après avoir appris la mort de sa soeur et il le dit aussi à son père devant le tombeau de Louise Strozzi : "Il est temps de penser à la vengeance". C'est pourquoi il s'allie finalement avec le roi de France, tout en se rendant compte que François Ier convoite aussi sa patrie et attend le moment de s'en saisir. Pour marcher sur Florence, sa patrie, Pierre accepte même la contribution de l'étranger et il est décidé à "mettre le bourg à feu et à sang" (1). Au lieu d'être le sauveur de Florence, Pierre aspire à devenir un autre tyran prêt à tracasser les citoyens et à les rendre malheureux. Le salut du peuple compte moins que sa propre colère et son ambition personnelle.

Mais "l'ambition douloureuse" de Pierre Strozzi ne sera pas satisfaite, Son père refuse de le rejoindre dans la révolte car il devine la vanité de son fils et veut

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte V, Scène II .

éviter d'être "un rebelle qui porte les armes contre son pays, en rase campagne et au mépris des lois" (1). De plus, l'assassinat du duc par Lorenzo a mis toute la ville en état de guerre. Les commandants militaires sont prêts à massacrer les révoltés. Pierre ne peut plus rien imaginer qui soit digne de lui parce qu'il est déjà trop tard pour s'insérer dans le gouvernement et remplacer le pouvoir des Médicis. C'est pourquoi il délaissera bientôt sa petite armée, composée de bannis et de conjurés, quand il verra enfin qu'elle ne peut pas le servir.

Pierre Strozzi n'est donc qu'un ambitieux irresponsable qui cherche lui aussi à arriver au pouvoir et à gouverner le peuple. Son caractère violent et son orgueil le desservent. La façon dont il maltraite les citoyens pour satisfaire sa vengeance montre bien qu'il n'y a pas de très grande différence entre lui et le tyran Alexandre.

Le meurtre prémédité

A la fois semblable et cependant totalement différent de Pierre, Lorenzo de Médicis veut déraciner la tyrannie mais sans risquer la vie du peuple. Il veut agir tout seul. Il projette son meurtre après en avoir soigneusement

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte IV, Scène VII .

imaginé le déroulement et il a si bien dissimulé son projet que, au moment de l'action, personne ne veut croire qu'il est l'assassin ni ne comprend la raison du meurtre. Plus tard, l'action de Lorenzo intéressera beaucoup les historiens et les écrivains à cause de son caractère énigmatique. On est étonné par le fait qu'Alexandre de Médicis a été tué par un jeune homme qui n'était pas seulement son cousin, mais aussi son favori et son compagnon. Certains ont essayé d'interpréter les raisons de l'acte mais rien n'est sûr dans leurs affirmations.

"Une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colisée antique, je ne sais pourquoi je me levai ; je tendis vers le ciel mes bras trempés de rosée, et je jurai qu'un des tyrans de la patrie mourrait de ma main" (1). Voilà comment est né le projet de Lorenzo. Ce qui est important c'est que Lorenzo n'a pas désigné la victime : "un des tyrans de la patrie" dit-il. Il ne désire donc pas tuer un homme précis mais un symbole. La décision fut donc prise mais pas le moyen d'action car le jeune homme avait encore une idée très vague de ce qu'il allait faire pour réaliser son désir. C'est pourquoi un temps assez long s'est écoulé entre la décision et l'action.

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène III .

"J'ai voulu d'abord tuer Clément VII, je n'ai pas pu le faire parce qu'on n'a banni de Rome avant le temps" (1). Selon l'histoire, Lorenzo vit à partir de 1525 à la cour de Rome avec Clément VII. Mais est-ce pour le tuer comme l'a imaginé Musset ? Rien n'est prouvé. Ce qui est sûr c'est que Lorenzo vit à Rome aux crochets du Pape qui est aussi un Médicis. Et s'il est chassé de Rome, c'est parce qu'un jour d'ivresse, il mutila les statues de l'arc de Constantin. Ce geste est considéré si grave que le Pape ne veut plus supporter la présence de Lorenzo à Rome. Mais le Lorenzo de Musset est plus fin, plus intelligent que celui de l'histoire. C'est le seul parmi le petit groupe des républicains à avoir compris que le vrai ennemi et le vrai tyran de la patrie est Clément VII. Car c'est lui qui impose le régime tyrannique à la ville de Florence. C'est pourquoi il veut d'abord tuer le Pape.

Chassé de Rome en 1534, Lorenzo est obligé de choisir une autre victime. Alexandre de Médicis, duc de Florence, l'accueille amicalement ; ce sera donc lui la nouvelle victime. "J'ai recommencé mon ouvrage avec Alexandre" (2), une nouvelle décision reprise, un nouveau moyen à prendre : il compte atteindre son but par la ruse. C'est pourquoi il

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène III .

2. Ibid .

se fait vicieux, pour devenir le compagnon de débauche du duc. Pour un but sublime, Lorenzo choisit une route hideuse en sacrifiant son orgueil et l'honneur de sa famille. Et pour renforcer la conviction du duc, il joue même le rôle de traître aux yeux des républicains en rapportant les activités des conjurés à Alexandre. Il réussit bien dans sa feinte anitié car le duc croit vraiment à sa fidélité. Alexandre est aussi totalement convaincu de la lâcheté de Lorenzo car ce jeune homme se laisse insulter en public par Sire Maurice et s'évanouit devant une épée nue. "Renzo, un homme à craindre ! Le plus fieffé poltron, une femelle" dit le duc (1). Lorenzo devient ainsi un objet de honte et d'opprobre pour les grandes familles. Pierre Strozzi ne peut plus supporter sa présence, "J'étouffe dans cette chambre de voir qu'une pareille lèpre se traîne sur nos fauteuils" dit-il à son père (2).

Cependant malgré cette mise en scène minutieuse, il semble que Lorenzo trouve de grandes difficultés à fixer la date de son meurtre. C'est un jeune homme indécis et scrupuleux qui veut réfléchir longuement avant d'agir. Son hésitation vient de son caractère sceptique : il n'a pas foi dans l'homme et ne croit pas que son acte soit

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène IV .

2. Ibid., Acte II, Scène V .

utile pour les autres. Mais trois évènements vont l'obliger à se décider. La conversation avec le peintre Tebaldeo l'encourage ; c'est peut-être à ce moment-là que Lorenzo décide d'agir vraiment. Une autre circonstance aide aussi à accélérer l'action qui se traîne depuis longtemps : Scoronconcolo devine le mal de son maître et lui promet sa complicité ; cela fortifie beaucoup le jeune homme dans ses résolutions car il ne se croit pas assez résistant pour lutter seul contre le "sanglier". Enfin la convoitise du duc pour Catherine oblige Lorenzo à passer à l'action sans délai : il a enfin trouvé l'appât charmant pour attirer la proie dans le piège tendu dans sa maison même.

Malgré tout, comme Hamlet, Lorenzo médite sur les raisons de son acte. Car il ne sait pas exactement pourquoi il veut tuer le duc ou plutôt depuis qu'il a pris sa décision beaucoup de temps s'est écoulé. Lorenzo a eu le temps de prendre conscience de la vanité de ce meurtre car les républicains ne sont que des "sacs à paroles" et Alexandre lui a toujours témoigné beaucoup d'affection. Le jeune homme s'interroge alors sur la nécessité de son acte : "Que n'avait fait cet homme ? - Pourquoi cela ? - M'avait-il offensé alors ?" ce qui le fait encore hésiter malgré sa volonté d'agir. "L'hésitation et les manoeuvres dilatoires (sont) le fait habituel de Lorenzo" écrit Monsieur Bernard

Masson (1). Pour lui son geste semble inutile. Un meurtre pour le bonheur de l'humanité ? Personne ne profitera de son acte. Pour se racheter ? "Je ne puis ni ne retrouver moi-même, ni laver mes mains, même avec du sang !" (2). Le doute et l'appréhension retardent beaucoup le geste de Lorenzo et il lui faut méditer maintes fois pour se donner le courage d'agir.

Du point de vue historique, la raison véritable du meurtre commis par Lorenzo est encore problématique. Certains croient à une vengeance personnelle, d'autres au patriotisme. Quelques psychiatres cherchent des mobiles d'ordre psychologique. Le Lorenzo de l'histoire éprouve lui-même le désir de donner des éclaircissements sur l'énigme que représente son crime. C'est pourquoi il rédige l'Apologia pour expliquer que son meurtre est purement politique. Mais l'Apologia de Lorenzo n'est pas convaincante parce qu'elle est "trop logique et trop artificieuse"(3). Les avis des chroniqueurs sur Lorenzo sont partagés : on le traite soit de traître soit de patriote. Benedetto Varchi, un des chroniqueurs italiens trouve que ce meurtre est dû au

patriotisme tyrannicide, (au) désir de faire oublier l'infâmie de Rone, (à) la honte du mariage indigne imposé à sa soeur, (au) désir d'immortalité et (aux) sentiments républicains héréditaires dans la branche cadette de la famille (4).

-
1. Bernard Masson, Lorenzaccio ou la Difficulté d'Être (Archives des Lettres Modernes No 46, 1962(6)) p. 12 .
 2. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte IV, Scène VI .
 3. Joyce G. Bromfield, De Lorenzino de Médicis à Lorenzaccio (Marcel Didier, 1972) p. 30 .
 4. Ibid.,p 48 .

Il déclare aussi que

Aucune de ces raisons ne peut être séparée des autres et que toutes ensemble elles auraient eu assez de force pour le conduire à une décision, qui n'était peut-être pas pie ou impie, mais qui était du moins terrible et inébranlable (1).

Comme Varchi, Alfred de Musset voit dans le personnage de Lorenzo un républicain. Mais il en fait un héros plus complexe et plus nuancé. Pour lui, Lorenzo est poussé vers le crime par un sentiment patriotique certain, un désir d'affirmer sa supériorité et aussi par une haine violente envers le duc.

Selon Musset, Lorenzo est d'origine noble et peut prétendre au trône. Un de ses ancêtres, Côme de Médicis, dit "Côme l'Ancien", a reçu le titre de "père de la patrie". C'est pourquoi les républicains s'adressent à Lorenzo comme à l'antique rejeton de leur protecteur. Fier de ses origines, il se peut que Lorenzo rêve lui aussi de devenir le bienfaiteur de la patrie à l'imitation de "la glorieuse mémoire de ses aïeux"(2). De plus, en tant qu'étudiant lucide aimant la vérité, il pense que la tyrannie d'Alexandre rend le peuple misérable : "Florence était, comme aujourd'hui, noyée de vin et de sang" se plaint-il (3).

-
1. Joyce G. Bromfield, De Lorenzino de Médicis à Lorenzaccio (Marcel Didier, 1972) p. 48, note 30 .
 2. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène VI .
 3. Ibid., Acte III, Scène III .

Humaniste et exalté par la gloire des "grands hommes de Plutarque" qui ont sacrifié leur vie pour la patrie, Lorenzo décide d'imiter l'un d'eux. Cette décision est brusque et irraisonnée ; elle provient d'une méditation au cours d'une certaine nuit dans les ruines au Colisée (1).

"Si la Providence m'a poussé à la résolution de tuer un tyran, quelqu'il fut, l'orgueil m'y a poussé aussi" avouera bientôt Lorenzo (2). Cet orgueil le pousse à refuser l'appui des autres et à accomplir tout seul son dessein :

Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquérir la gloire bavarde d'un paralytique comme Cicéron ; je voulais arriver à l'homme, ne prendre corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer... (3).

Voilà le rêve héroïque d'un jeune homme plein d'ardeur qui ne supporte plus l'inertie de ses concitoyens. Il ne croit pas à la conspiration car il n'a pas de foi dans les républicains florentins. Il les considère comme des hommes de discours qui n'arrivent à rien réaliser sauf des mots.

E Lorenzo est loin d'être un activiste qui excite le patriotisme du peuple, il aspire d'être plutôt un terroriste solitaire qui sacrifie sa vie pour tous.

Donc Lorenzo veut agir pour l'amour de la patrie et pour l'humanité. Mais il constate peu à peu que son acte

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène III .

2. Ibid.

3. Ibid.

devient complètement inutile : il ne peut pas régénérer l'humanité ni ramener la liberté à Florence car les hommes sont trop corrompus pour agir au nom d'un idéal. Ainsi désillusionné, le jeune homme repousse longtemps le moment d'agir, mais il ne peut pas y renoncer, s'étant engagé si profondément. Il se doit d'exécuter son projet.

"Ce meurtre c'est tout ce qui me reste de ma vertu" dit-il à Philippe (1). Pour retrouver un reste de sa vertu perdue depuis sa jeunesse, il ne veut pas rompre "le seul fil qui rattache aujourd'hui (son) cœur à quelques fibres de (son) cœur d'autrefois" (2). Il faut donc absolument qu'il tue le duc. Plus il retarde le meurtre, plus il se sent malheureux. C'est pourquoi, avant le meurtre, Lorenzo tombe dans une tristesse profonde qui vient d'une part, de la nostalgie de la pureté de son enfance et, d'autre part, du chagrin de sa conduite actuelle vicieuse et inguérissable. Une fois le meurtre achevé, Lorenzo éprouve un soulagement intense au fond de son âme. Il délire : "Respire, respire, cœur navré de joie, - O, nature magnifique - O, éternel repos"(3). Nous découvrons là une autre raison à ce meurtre : le désir de paix dans l'âme tourmentée depuis si longtemps par le regret de la vertu perdue. Ce

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène III .

2. Ibid.

3. Ibid., Acte IV, Scène XI .

meurtre lui sert de rachat de ses crimes passés et allège un peu la lourdeur de son péché.(1).

Un autre mobile qui pousse Lorenzo à exécuter ses projets c'est le désir d'être honoré par la postérité et le désir d'affirmer sa supériorité.

Si tu honores en moi quelque chose, toi qui ne parles, c'est mon meurtre que tu honores, peut-être justement parce que tu ne le ferais pas, dit-il à Philippe Strozzi (2).

Méprisé par la plupart des républicains, Lorenzo veut prouver qu'il est meilleur qu'eux puisqu'il est capable de commettre tout seul l'acte le plus étonnant et le plus brutal. En même temps il jette un défi à l'humanité avec ce crime. Est-elle réellement supérieure cette humanité, si dédaigneuse à l'égard de son vice ? Il veut prouver qui de lui ou des autres est vraiment lâche. "J'en ai assez d'entendre brailler en plein vent le bavardage humain" dit-il (3). Voilà la réaction de Lorenzo qui est traité depuis si longtemps en "poltron" et "femmelette". De plus, ce meurtre lui permet de devenir en quelque sorte le maître de l'humanité. Dans son délire verbal en face de Philippe, Lorenzo se voit l'égal d'un dieu, d'un juge suprême : "dans deux jours les hommes comparaitront devant le tribunal de

1. En tuant le duc, Lorenzo sauve la vertu de Catherine. Il espère que son seul acte de bonté va équilibrer un peu sa vie de péché.

2. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène III .

3. Ibid.

ma volonté" (1). Il s'enorgueillit ainsi de pouvoir jouer le rôle de la Providence qui commande le destin des hommes.

Ainsi grandi, devenu surhomme, Lorenzo veut laisser une empreinte dans la mémoire des hommes pour témoigner de son existence et de son courage. "Il ne me plaît pas qu'on n'oublie" dit-il (2). C'est pourquoi il a voulu terrasser la tyrannie pour prouver sa supériorité et pour convaincre ses semblables de leur indignité. Il veut que "l'humanité garde sur sa joue le soufflet de(son) épée marquée en traits de sang" (3). Il lui est égal que la portée de cet acte soit comprise ou non, l'essentiel est de laisser une marque ineffaçable de lui, peu lui importe ce qu'on en dira. Il s'écrie : "qu'ils n'appellent comme ils voudront, Brutus ou Erostate..." (4). Nous voyons donc que le but du meurtre de Lorenzo a changé, il devient de moins en moins idéal. Lorenzo n'agit plus que pour sa réhabilitation devant les hommes.

Mais Musset ne veut pas trop styliser son héros en bornant son acte à des raisons psychologiques. Il a laissé entrevoir une rivalité possible entre Lorenzo et le duc de Florence, origine de la haine du jeune homme pour son cousin.

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Acte III .

2. Ibid.

3. Ibid.

4. Ibid.

Héritier légitime des Médicis, Lorenzo pouvait se considérer comme légalement désigné au trône qu'Alexandre (un bâtard), que ce dernier a usurpé. La haine peut venir de la jalousie causée par les faveurs accordées par Clément VII à Alexandre. Lorenzo, au moment où il vit à Rome, n'espère-t-il pas aussi l'appui de ce Pape ? Le duc est donc la cause de toutes ces désillusions : la perte de sa gloire, de sa vie paisible et de sa vertu. Car après s'être avili pour tromper le duc et pour endormir sa méfiance, il perd vraiment le goût de l'honnêteté et ne peut continuer de vivre que dans la bassesse.

Si je pouvais revenir à la vertu, si non apprentissage du vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de boeufs" (1)

avoue-t-il. Mais le vice qui a été pour lui un vêtement est maintenant collé à sa peau (2) et "(il) n'(a) plus été qu'une ruine, dès que ce meurtre, comme un corbeau sinistre, s'est posé sur (sa) route et (l') a appelé à lui" (3). Pour venger cette perte, il ne voit plus qu'une issue : faire disparaître l'objet qui a causé la ruine de sa vie. Une autre raison du meurtre est donc la rancune qu'il a accumulée silencieusement depuis longtemps. Cette rancune

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène III .

2. Ibid.

3. Ibid., Acte IV, Scène III .

se dévoile au moment du délire : "O ma vengeance ! Qu'il y a longtemps que tes ongles poussent !" (1) De plus, physiquement, Lorenzo est inférieur à Alexandre. Il est frêle et délicat et il souffre visiblement de cette situation d'infériorité. En tuant le duc, il se montre plus fort que lui et il se venge de tous les affronts que ce dernier lui a fait subir chaque fois qu'il l'appelait "Lorenzetta". Le jour où il avoue à Scoronconcolo qu'il a un ennemi, il est pris d'une crise de délire au cours de laquelle il dévoile ses tourments : "Lâche, lâche, ruffian-le petit maigre" hurle-t-il (2). Sa fureur se cache ainsi sous une apparence légère et tranquille comme le silence de la mer.

Le duc est finalement tué dans la chambre de Lorenzo. Ce meurtre sanglant est raconté en détail-et c'est effroyable - par Varchi dans ses Chroniques et aussi par George Sand dans Une conspiration en 1537. Mais, hormis la mort du duc, rien ne changera à Florence. La tyrannie continuera sous le nouveau maître de la ville, Côme de Médicis, et le jeune meurtrier devra s'enfuir car sa tête sera mise à prix. A Venise, Philippe Strozzi le nommera "nouveau Brutus" et le comblera d'éloges. Mais Lorenzo, déçu de l'échec de sa ten-

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène I .

2. Ibid.

tative, désespéré, se laissera tuer par le peuple de Venise.

Une Conspiration en 1537 de George Sand se termine par le meurtre de Lorenzo et fait allusion à la vie paisible du héros qui a accompli son acte héroïque : "Maintenant la vie n'est douce et je veux vivre longtemps pour ne rappeler tous les jours que mon bras a terrassé Goliath" (1). George Sand fait ainsi sortir vainqueur son héros ; mais

Musset substitue au Lorenzo triomphant de George Sand un Lorenzo vaincu, et, à la différence de tous les précurseurs, fait ressortir en dernier lieu l'échec politique.....car... le premier plan de Musset contient déjà le cinquième acte qui change toute la perspective de la pièce. Musset compte dès lors terminer sur la note de l'échec politique et personnel (2)

écrit Joyce G. Bromfield dans son oeuvre.

-
1. Paul Dinoff, La Genèse de Lorenzaccio (Marcel Didier 1964) p. 146
 2. Joyce G. Bromfield, De Lorenzino de Médicis à Lorenzaccio (Marcel Didier 1972) p.161 .

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย